QUOI DE MEUF ? - ÉPISODE (COURT) 128
« La série "Bir Başkadır" de Berkun Oya »

Intro : Bienvenue dans cet épisode court consacré à un objet culturel : cette semaine on parle d'une série chorale en 8 épisodes qui prend le pouls de la société turque, Bir Başkadır, diffusée sur Netflix. On va en parler tout de suite avec Emeline, salut !

CLÉMENTINE - Bir Başkadır a fait le tour du monde : mais de quoi s'agit-il ?

EXTRAIT
de 0:44 à 0:51

QU'EST-CE QUE C'EST ?

EMELINE - Ça raconte l'histoire de Meryem jouée par Öyku Karayel, une employée de maison qui commence un travail thérapeutique pour soigner ses inexplicables évanouissements. À partir d'elle, la série déroule une galerie de personnages : son frère Yasin chez qui elle vit avec sa femme Ruhiye et leurs deux enfants. Sa psychiatre, Peri, la psy de sa psy, Gülbin, le type avec qui couche celle-ci... Bref, tous ces personnages sont connectés, du village rural de la périphérie d'Istanbul aux stars de soap operas de la métropole. C'est d'ailleurs pour cela que le titre Ethos a été choisi pour exporter la série dans le monde. Le terme désigne l'ensemble des caractères communs d'un groupe d'individus appartenant à une même société : leur comportement est envisagé comme l'indice de leur classe sociale.

EXTRAIT
de 1:36 à 1:42

C - Tu fais bien de rappeler que c'est le titre anglais de la série. C'est aussi une production originale turcophone pour Netflix, qui a été diffusée à l'automne dernier et cet hiver. D'ailleurs, à l'origine, elle était pitchée comme un « thriller social ». Elle a connu un immense succès à la fois en Turquie où l'on trouve tout un tas de memes sur Internet, mais aussi à l'étranger où elle traduite dans 18 langues. Le showrunner s'appelle Berkun Oya et depuis il a réalisé une autre série qui est un polar, toujours pour Netflix, qui s'appelle *Masum*. La journaliste Ariane Bonzon dans *Slate.fr* nous a expliqué que Bir Başkadır était à mille lieues des grandes reconstructions historiques ottomanes ou des feuilletons à l'eau de rose, qui ont jusqu'ici fait la réputation de la Turquie à la télévision, dans le monde arabe en particulier. De son côté, le quotidien *Evrensel* a

 © Tous droits réservés

écrit : « Nous ne cessions de nous plaindre des séries turques produites par Netflix, de considérer qu'elles nous ridiculisaient aux yeux du monde, qu'elles ne représentaient pas la Turquie ». Pour ce journal stambouliote, Ethos est « sans conteste ce que Netflix a produit de mieux en Turquie à ce jour », lit-on dans un article de *Courrier international*. Tu l'as dit, c'est une série qui dresse le portrait de six personnages féminins contrastés, c'est d'ailleurs pour ça, notamment, qu'elle a attiré notre attention.

E - Ce qui est vraiment intéressant dans cette série, c'est qu'elle présente un éventail assez large de féminités et de générations entre 20 et 40 ans : on va de la féminité rurale, à celle qui est plus religieuse et prolétaire, de la bourgeoisie blanche au transfuge de classe, ou aux féminitées émancipée... Aussi, on a rarement, si ce n'est jamais, vu de personnage principal être incarné par une femme de ménage voilée. Il y a une diversité des situations et de trajectoires, de parcours conjugaux : il y a des femmes célibataires, femmes mariées, des femmes qui ont des plans cul, une lesbienne dans le placard... Et une héroïne pleine de contradictions : elle a beau être traditionnelle, elle finit par apprécier aller chez sa psy.

EXTRAIT
de 4:41 à 4:46

C - Et oui comme quoi, tout arrive ! On a lu un certain nombre d'articles qui titraient un peu n'importe comment, que c'était une « une série qui levait le voile sur la Turquie... ». Au secours ! En tout cas, d'emblée cette série s'ouvre dans le cabinet d'une psy, et pose la question de la santé mentale mais aussi de son accessibilité : Meryem, l'héroïne, se rend à reculons à ses séances et n'arrive pas tout d'abord à comprendre que ses symptômes sont le signe d'un mal-être refoulé ou d'un problème plus profond qui s'exprime ainsi par une somatisation. Sa belle-soeur, Ruhiye, est elle-même en pleine dépression, ne parle plus, dort et pleure toute la journée mais ne reçoit aucun traitement médical. Meryem incarne cette Turquie où le refoulé sexuel produit un effet assez explosif de cocotte minute à force d'être réprimé. C'est une autre des thématiques qui est abordée par la série : la sexualité comme un privilège, puisque tout le monde n'a pas une vie sexuelle, par exemple quand on est lesbienne qui n'est pas out et qu'on doit se cacher, lorsqu'on est une femme célibataire et qu'on doit conserver sa respectabilité. Il faut donc être soit dignement mariée soit une femme bourgeoise, en capacité de vivre des relations libres.

E - On y voit les violences, notamment les violences lesbophobes lorsqu'un couple se fait chasser d'une boîte de nuit, le

 © Tous droits réservés

stress post traumatique après des violences sexuelles, la question de la vengeance et du pardon… Et puis, surtout, globalement on y voit la solitude des femmes, qu'elles soient en couple, ou non.

EXTRAIT
de 6:35 à 6:41

C - C'est une société, qui est assez proche de la nôtre à cet égard, marquée par la binarité des sexes. En miroir, on a une galerie de personnages masculins, et là, y'a du gros dossier ! On voit la transmission de la violence entre les pères, des frères, des maris qui sont montrés comme violents ou absents. C'est le cas du personnage de Yasin, le frère de Meryem avec qui elle vit, un ancien militaire qui travaille dans une boîte de nuit et qui tyrannise toute la maisonnée, colérique et irascible. À Istanbul, dans ce versant plus urbain, il y a aussi Sinan, un fuckboi (une sorte de hipster qui a des aventures amoureuses). Dans le village, il y a un personnage de religieux, un "hodja" donc un enseignant coranique, un imam un peu à la masse mais pas extrémiste, qui ne sait pas que sa fille est lesbienne et qui dispense des conseils plus ou moins avisés aux villageois·es. Heureusement, il y a quelques figures plus douces, sinon ce tableau de la masculinité turque serait vraiment désespérant. On le voit dans la réception de cette série : elle a provoqué tout débat en Turquie, en montrant la tension entre une société patriarcale et une société multiculturelle, comme on dit chez nous, entre laïcité et religion.

E - Bir Başkadır, le titre original, signifie « C'est différent ». La série se veut au chevet de la Turquie contemporaine, en auscultant ses lignes de fracture et ce n'est pas un hasard si le récit s'ouvre et se dénoue chez une psychiatre en mode « exorcisme national ». Le titre est aussi une référence méta au fait que les séries locales (les "dizi") seraient nulles mais que pour celle-ci, justement, c'est différent. Et puis, il y a ce tacle de mise en abyme, je cite : « maintenant il y a une femme voilée dans chaque série ». Cette phrase prononcée par la mère de Peri, la psy rigide, a fait scandale en Turquie parce que les personnages regardent une chaîne d'opposition et que les kémalistes, les laïcards, étaient assez vexés qu'on les présente en réactionnaires et nostalgiques du pays des années 80, qui ne comprennent plus rien à leur environnement.

C - Tu fais bien de donner un peu de contexte puisque cette série qui est un énorme succès en Turquie comme à l'international a déchaîné localement un certain nombre de passions. Nous, on n'en saisit pas nécessairement toutes les nuances et ni les appartenances à chaque communauté. Le romancier Yigit Bener l'a très bien expliqué à Télérama : pour lui, le récit en opposition à la fois « conservateurs

 © Tous droits réservés

musulmans et modernistes kémalistes (les laïcs), Kurdes et Turcs, hommes et femmes, métropole et province, et aussi, en filigrane, les classes sociales. » Un article de *Slate* parle aussi des nouvelles élites islamiques qu'on ne voit pas réellement dans la série, qui font face aux élites laïques (ou les « Turcs blancs », c'est-à-dire les Turcs qui ne sont pas Kurdes) occidentalisées. D'ailleurs, le showrunner appartient lui-même à cette catégorie sociale.

E - Pour brosser un peu le contexte, la Turquie connaît un durcissement conservateur et religieux avec l'AKP, la droite dure au pouvoir. Et ce, même s'il y a eu le mouvement de résistance de Gezi. Je ne sais pas à quel point il est possible d'avoir un discours critique sachant que l'opposition est souvent mise en prison. D'ailleurs, sans surprise, les conservateurs n'ont pas aimé la série et l'ont critiquée avec véhémence. Selon *Slate.fr*, « Le quotidien ultra conservateur, nationaliste et religieux, Yeni Akit, a violemment dénoncé Netflix pour l'immoralité de cette série qui s'attaquerait aux valeurs sacrées de l'islam. »

C - C'est intéressant car la série a été une peu critiquée des deux côtés. Une journaliste turque m'a dit : « le scénario est plein des clichés, et manque de nuances. Pour moi cette série est 'Bonne pour l'Europe' ». Une autre journaliste française basée en Turquie m'a parlé de la réception de la série autour d'elle : « ça représente des femmes mais elles ne s'aident pas vraiment entre elles. Certaines personnes disent que c'est très caricatural, que c'était la société turque d'il y a dix ans et qu'elle est beaucoup plus polarisée maintenant. Le mariage reste très valorisé en Turquie, on le voit dans la série. Les hommes turcs sont très colériques et la société comme la série le justifie et le valorise. » Pour nous, ça peut sembler aberrant et violent. Elle a retenu un point positif, elle dit au sujet de la fille lesbienne de l'imam, « c'est gonflé. »

E - C'est pourtant à peine suggéré, pour l'orientation sexuelle de Hayrünnisa. Et oui effectivement, les femmes sont plus seules que solidaires et alors même que la question des femmes est très actuelle et fédératrice en Turquie. Il y a de nombreux mouvements féministes turques (comme Ayak) qui se battent en ce moment. Notamment pour dénoncer les féminicides et conserver la convention d'Istanbul, un texte de loi de 2011 qui protège les droits des femmes, des communautés LGBTQ et des enfants et dont le président Erdogan s'est retiré. Un vrai camouflet pour les femmes turques.

VIRGULE-SON
de 12:44 à 13:02

 © Tous droits réservés

C - On peut écouter Solene Poyraz, doctorante à l'EHESS, qui a décrypté la série dans l'émission *Histoire en série* sur Youtube : « Le voile de Meryem ne représente pas tellement la religion, mais incarne plutôt, j'ai l'impression l'arrivée des gens d'Anatolie dans les villes, les grandes migrations internes qui ont encore lieu, qui continuent à se produire. C'est l'urbanisation de la population en Turquie, une population qui dérange parce qu'elle est moins au fait de la mondialisation, de l'urbanisation, de la cité et qui importe ses codes sociaux et comportementaux dans le coeur de la ville. C'est plutôt ça que le voile représente, plutôt qu'une conviction religieuse. Ce n'est pas un voile très marqué. » En tout cas, il est certain qu'il ne suffit pas de regarder cette série pour saisir la société turque, ou ne serait-ce qu'un pan de la vie des femmes en Turquie.

NOTRE AVIS

E - J'ai vraiment aimé, c'était mon coup de cœur de début d'année et pour le moment je n'ai pas vu de série qui l'a égalée, malgré ses défauts qu'on a cité. J'ai beaucoup apprécié les silences qui « disent long » des tabous de la société turque et des incompréhensions entre les personnages. J'ai beaucoup apprécié aussi les références à la psychologie, notamment à travers Jung, la photographie exceptionnelle : j'ai découvert Istanbul et cette fracture entre l'urbain et le rural. Et j'ai aussi éprouvé beaucoup de tendresse pour les personnages et les acteur·ices.

C - C'est vrai ce que tu dis sur les silences, c'est pas un produit Netflix qui est manufacturé comme d'autres pour être montés de manière très rapide. À part les films de Nuri Bilge Ceylan qui peuvent être assez contemplatifs, il faut bien le dire, ou des livres du prix Nobel de littérature Ohran Pamuk, on est assez peu exposés à des productions culturelles turques, donc merci pour cette suggestion ! Il y a un certain nombre de très beaux plans séquences, qu'on voit rarement dans des séries ! Pour autant, je me suis interrogée : est-ce que ces problématiques sont transférables à la France ? Je l'ai regardée de mon point de vue blanc et occidental. Ce que j'ai trouvé intéressant pour un regard extérieur, c'est que ce ne sont pas les « femmes voilées » qui sont des victimes : la série n'oppose pas frontalement « femmes dites opprimées » et « femmes dites libérées ». Elle montre que toutes les femmes subissent une forme d'aliénation patriarcale, de manière différenciée. Néanmoins, je me suis demandée si la série, avec son réalisateur qui fait son auto-critique de « turc blanc » et en voulant plaire à tout le monde, n'était pas au fond un peu réactionnaire, en montrant que finalement les femmes émancipées sont malheureuses (car elles n'ont pas de

 © Tous droits réservés

mari !) et que le mari conservateur n'est pas si méchant que ça. La fin de la série m'a interrogée et laissée un peu perplexe ! Je note quand même qu'il y a un point misandrie qui m'a fait très plaisir puisque tous les personnages masculins sont quand même plus horribles les uns que les autres : le personnage du hipster fuckboi, Sinan, qui n'est même pas caractérisé par autre chose que par son argent. J'ai beaucoup ri quand il se fait châtier ! Je me suis demandée si c'était une forme de moralisation de son mode de vie considéré comme « dissolu » ou pas assez traditionnel.

E - C'est vrai que les personnages masculins sont assez détestables. Moi pour le coup, j'ai quand même eu de la tendresse pour le hodja, parce qu'il était vraiment à la masse, le pauvre. Sinon, ça ne m'a pas donné l'impression que le récit répondait à un cahier des charges contrairement à toutes les autres productions Netflix depuis au moins 5 ans, et ce alors qu'il y en avait sans doute un, énormément de sujets qui sont abordés : voile, armée, différents groupes sociaux, l'écart entre l'élite kémaliste laïque « délaissée » et les ruraux, etc. Tout ça ne m'a peut-être pas marqué, peut-être parce que ce sont, au final, des problématiques qui me sont plus étrangères.

C - À mon avis, elle pâtit de certaines limites que beaucoup de séries Netflix : d'être surproduite et d'essayer de traiter beaucoup de sujets à la fois. Il y a même un personnage handicapé et la question de l'adoption, deux thématiques qui tombent un peu comme un cheveu sur la soupe. C'est aussi un produit destiné à l'exportation, il y a la volonté à la fois de plaire en Turquie et de montrer qu'« il y en a pour tous les goûts ». C'est aussi une limite de cette série. Par contre, certains aspects m'ont échappé, comme la question de la répression militaire dans les régions kurdes. Sans contexte, on a du mal à saisir des choses qui sont parfois des allusions. Par exemple, le personnage de Gulbin parle kurde mais on ne le sait pas si on parle français et pas turque. J'ai aussi trouvé qu'il y avait quelques moments ridicules de soap opera ou de telenovela, mais je pense que c'est peut-être aussi des clins d'oeils aux séries turques plus traditionnelles. Je pense au générique qui est très long et en musique !

EXTRAIT
de 20:12 à 20:25

C - Si vous regardez « En thérapie » en ce moment, allez-y !

GÉNÉRIQUE

 © Tous droits réservés

CRÉDITS
Quoi de Meuf est une émission de Nouvelles Écoutes,
Rédaction en chef, Clémentine Gallot
Journaliste chroniqueuse, Emeline Amétis
Mixage Laurie Galligani
Prise de son par Adrien Beccaria à l'Arrière Boutique
Générique réalisé par Aurore Meyer Mahieu
Lecture, réalisation, montage et coordination, Ashley Tola

 © Tous droits réservés